Document generated on 06/07/2025 12:57 a.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

L'homme qui plantait des papetières...
L'Erreur boréale de Richard Desjardins et Robert Monderie

André Lavoie

Volume 17, Number 4, Winter–Spring 1999

URI: https://id.erudit.org/iderudit/34373ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lavoie, A. (1999). Review of [L'homme qui plantait des papetières... / *L'Erreur boréale* de Richard Desjardins et Robert Monderie]. *Ciné-Bulles*, *17*(4), 28–29.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'homme qui plantait des papetières...

PAR
ANDRÉ LAVOIE

Quelqu'un de très sage, sans doute un ancien employé d'Hydro-Québec ou un membre de l'entourage du premier ministre du Canada maintenant au chômage, disait que: «la dictature, c'est: "Ferme ta gueule!" et la démocratie: "Cause toujours..."».

Ceux qui s'inquiètent, à juste titre, de la santé démocratique de la Belle Province ou encore celle du «plus meilleur pays au monde» ont toutes sortes de bonnes raisons et de tristes exemples pour monter aux barricades. Au contraire de ce que certains esprits blasés peuvent croire, l'indignation, criée haut et fort, répétée sur tous les tons et appuyée d'arguments solides et convaincants, donne parfois des résultats surprenants. Parlez-en aux opposants à la construction de la ligne Hertel-Des Cantons en Estrie ou à la bande à l'enthousiasme contagieux qui s'oppose aux chantres de la mondialisation avec leur Accord multilatéral sur l'investissement (AMI), baptisé le SalAMI pour d'excellentes raisons de «nécessité civique».

Tout comme eux, Richard Desjardins et Robert Monderie manifestent leur ras-le-bol sur la place publique alors que les dégâts semblent déjà irréparables, mais farouchement convaincus que leur intervention peut faire la différence, ou du moins sortir de la torpeur une opinion publique qui semble paralysée ou sous anesthésie. Comme le privé est plus que jamais politique, les décisions de nos élus ou des bonzes de la finance (pensons à feu Pierre Péladeau pour qui l'état des forêts ne suscite que «des questions niaiseuses») qui touchent notre voisin ont de bonnes chances de se répercuter dans notre cour. C'est la menace de voir la forêt et les paysages de l'Abitibi de son enfance réduits à néant par les compagnies forestières qui a incité Desjardins, toujours appuyé par Robert Monderie depuis ses premiers pas au cinéma (**Comme des chiens en pacage**, 1977, **Noranda**, 1984) à explorer le monde pas très propre des papetières et leurs méthodes expéditives pour approvisionner la planète en papiers de toutes sortes.

Devant l'urgence de la situation, les réalisateurs de **l'Erreur boréale** adoptent un ton et une approche qui semblent d'une autre époque mais, à en juger par la réaction enthousiaste que le documentaire suscite auprès du public, nombreux sont ceux qui ont soif d'un discours franc et direct sur des réalités qu'ils soupçonnaient ou ignoraient complètement. Profitant de sa position privilégiée d'auteur-compositeur-interprète connu et apprécié, Desjardins nous interpelle, face à la caméra, question de bien montrer que l'heure n'est plus à la rigolade. Même s'ils sont visiblement moins soucieux d'adopter une approche formelle similaire, leur inquiétude n'est pas sans rappeler celle d'un Gilles Groulx qui ne décolérait pas devant les injustices faites aux plus vulnérables et les passe-droits accordés à ceux qui ont déjà les mains pleines. Lui aussi nous invitait à secouer notre indifférence et à afficher notre dissidence. Pas étonnant qu'il fut muselé plus souvent qu'à son tour.

Appuyé par une recherche solide, livrée sur un ton débonnaire, contrastant beaucoup avec la «langue de bois» de quelques vice-présidents de papetières et fonctionnaires interviewés, Desjardins n'hésite pas à dénoncer des pratiques douteuses et bien des fausses vérités. La régénération forestière ou les mérites de logiciels pour prévoir la supposée croissance des arbres d'ici les cent prochaines années, autant de miroirs aux alouettes que les cinéastes tentent de fracasser. Ils ont réussi à faire parler quelques ingénieurs forestiers, qui s'inquiètent sérieusement de cette soumission aux prédictions dignes de Nostradamus et de Jojo Savard: puisqu'il est impossible de prévoir avec exactitude le temps qu'il fera dans deux jours, comment le ministère des Ressources naturelles peut-il être si convaincu que là où il n'y a que désolation, une forêt verdoyante et en santé apparaîtra dans quelques décennies?

Il faut dire qu'à la lumière des faits accumulés, des prises de vues aériennes sur la forêt boréale mutilée de toutes parts et de l'insouciance révoltante des politiciens qui poursuivent une vieille

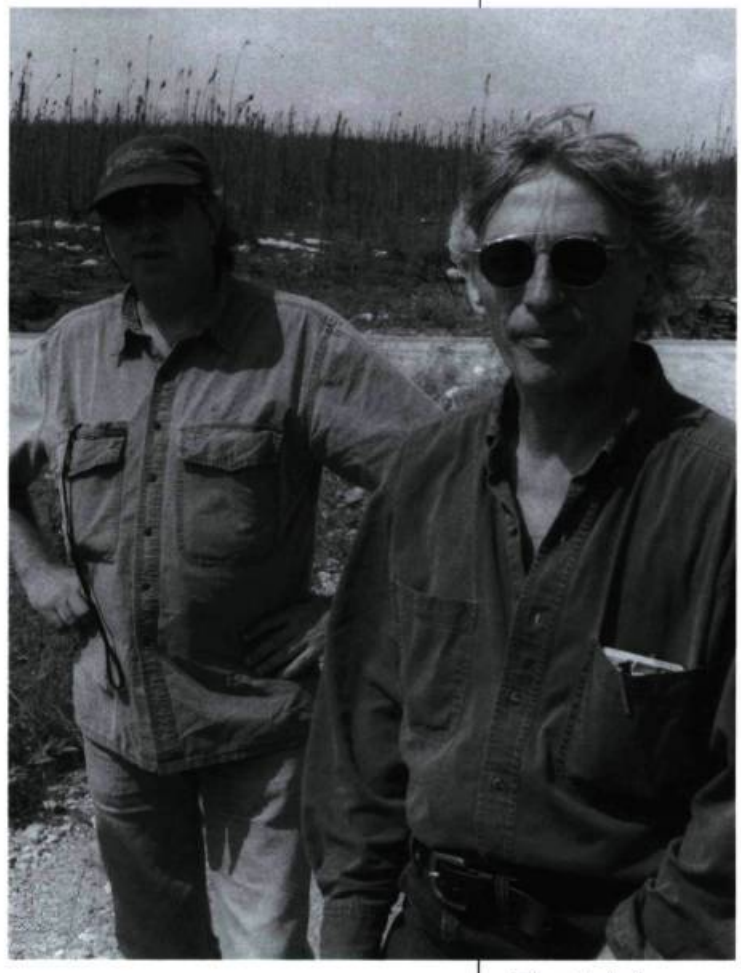
L'Erreur boréale

vidéo / coul. / 70 min / 1999 / doc. / Québec

***Réal.**: Richard Desjardins et Robert Monderie*
***Scén.**: Richard Desjardins*
***Image**: Jacques Leduc*
***Son.**: Marcel Chouinard*
***Mus.**: Jean-François Groulx et Benoît Groulx*
***Mont.**: Alain Belhumeur*
***Prod.**: Bernadette Payeur - ACPAV et Éric Michel - Office national du film*
***Dist.**: Cinéma Libre*

tradition de laisser-faire et du tout aux multinationales, difficile de rester imperturbable devant cette avalanche de vérités brutes. Ce qui fait la force du documentaire de Desjardins et Monderie, c'est la rigueur avec laquelle ils étalent pour nous ces données, mises en perspective avec ce fascinant survol historique sur le pillage des papetières, l'incapacité des gouvernements à demeurer «maître chez nous» dans le domaine de l'exploitation forestière et, surtout, l'anarchie quasi totale qui a toujours régné en l'absence d'un contrôle minimal sur les coupes et les efforts des entreprises pour assurer le reboisement. Car l'état actuel des choses ne découle pas de négligences récentes, mais bien de décennies d'impuissance devant l'artillerie des grandes compagnies qui débarquèrent ici avec leurs capitaux, dont les Québécois «de souche» manquaient cruellement. La dépossession de la forêt québécoise apparaît donc comme un autre exemple de cette autonomie politique relative (les forêts ne sont-elles pas de «compétence provinciale»? À moins que ce ne soit la faute d'Ottawa...) et ce supposé esprit d'inventivité dont se targuent bien des nationaleux mais qui ne résiste pas à l'analyse, et surtout pas à celle de Desjardins-Monderie...

Pour frapper l'imagination, susciter la controverse et éveiller les consciences, il faut parfois prendre quelques détours rapides, ce dont les réalisateurs ne se privent manifestement pas, sans pour autant faire preuve de malhonnêteté intellectuelle. Leur révolte, bien légitime, les a peut-être empêchés de nous montrer les efforts des gens qui s'activent à réparer, plus au sud, les dommages causés par les coupes sauvages et massives autour des premières papetières, question d'inspirer ceux qui croient qu'il est encore possible de renverser la vapeur. Le portrait d'ensemble est si sombre, si affligeant, qu'il n'appelle pas nécessairement à la mobilisation: devant cette avalanche d'images fortes et de discours creux sortant de la bouche d'individus qui sont payés par on ne sait trop qui pour nous rassurer (nous endormir?), comment le simple citoyen peut-il espérer faire la différence? La tâche apparaît écrasante et le ton alarmiste de **l'Erreur boréale** pétrifie parfois.



Robert Monderie et Richard Desjardins, coréalisateurs de ***l'Erreur boréale***

Il y a aussi une certaine nostalgie du passé, un peu agaçante — surtout à la lumière des faits rapportés plus loin sur les conditions de vie des bûcherons, la voracité des papetières, la soumission du gouvernement provincial — avec la présence du père de Richard Desjardins, lui-même ex-travailleur forestier. Comme si la conscience écologique et le respect de la forêt dans son intégrité régnaient déjà à l'époque. Le gâchis actuel a pris racine dès le début du siècle alors que le Québec semblait, à tort, un paradis aux ressources inépuisables mais surtout à la main-d'œuvre bon marché et peuplé de politiciens serviles qui vendaient de vastes espaces aux plus fortunés, incapables de gérer eux-mêmes cet or vert.

Après 70 minutes de constats troublants et d'images-chocs, **l'Erreur boréale** se termine sur Richard Desjardins qui évoque la «légitime défense» et craint plus que tout la privatisation déguisée et discrète du ministère des Ressources naturelles, maintenu sous haute surveillance par d'ex-fonctionnaires offrant maintenant leurs services aux papetières. Si l'ampleur de la tâche semble incommensurable face à un tel désastre appréhendé — les fameuses bandes vertes près des routes et des lacs pour donner l'illusion aux citadins d'une forêt en santé n'empêchent pas l'érosion des sols, le réchauffement des lacs, la disparition de certaines espèces animales, bref, le bouleversement de tous les écosystèmes —, Richard Desjardins et Robert Monderie donnent le signal de départ. Faisons vite, les papetières ont une bonne longueur d'avance... ■